

la plaine, la poésie

bulletin de l'association
des amis de Gustave Roud



© Charles-Antoine Subilia

Gustave Roud, *Promenade bordée de hauts arbres*, 1957.

Visages et paysages de Gustave Roud

L'éclectisme de ce numéro est à l'image de l'année 2015, des nombreuses manifestations culturelles, publications et autres rencontres dont Gustave Roud constitue le cœur, plus palpitant que jamais. Il reflète également la richesse de l'œuvre, tant littéraire que photographique, du poète carrougeois, une œuvre qui se prête à des interprétations et des évocations sans cesse renouvelées.

C'est que, comme le suggère Daniel Maggetti, « il existe plusieurs Gustave Roud », et nous n'avons certainement pas fini d'en dévoiler les multiples facettes.

Dans ces pages, s'il est question du poète et du photographe, une figure à la fois plus intime et plus tangible émerge également : celle de l'épistolier, maïeuticien à ses heures pour un certain nombre d'écrivains débutants (dont Yves Velan et Pierre-Alain Tâche), fidèle

jusqu'à la mort, mais cultivant une certaine retenue, comme pour mieux « donner la route ». L'ami des jeunes poètes et des paysans carrougeois était aussi, on le sait peut-être moins, celui des ouvriers agricoles italiens venus travailler en Suisse romande ; de même, l'arpenteur du Jorat a parfois délaissé sa pénélaine pour des paysages transalpins. Ainsi, de nombreuses photographies, dont le portfolio de ce numéro propose un aperçu, conservent la trace d'un autre regard de Roud, tourné vers l'Italie et ses habitants. Ce numéro se place donc bien sous le signe de la diversité ; diversité des visages du poète, et diversité des relations que son œuvre continue de nouer entre spécialistes, amateurs et néophytes de tous horizons.

E. B.

SOMMAIRE

- 3 Entretien avec Yves Velan
- 6 Allocution d'Anne-Catherine Lyon
- 8 « Le monde des signes et l'univers des choses »
- 10 Roud et les natures mortes
- 13 Souvenirs du Centenaire

2 Actualités

Un site internet :

Fruit d'un travail collectif dirigé par Antonio Rodriguez, le site www.gustave-roud.ch a été totalement renouvelé pour créer un nouveau lieu de référence et de médiation où sont présentées et valorisées tour à tour les nombreuses facettes du poète, qui fut également épistolier, diariste, traducteur, critique, éditeur et photographe. Les galeries thématiques, proposant près de 200 clichés de l'auteur, souvent inédits, permettent au public de mesurer toute l'ampleur et l'intensité de l'activité photographique de Gustave Roud. On trouvera également sur ce nouveau site, désormais accessible en français et en anglais, une biographie détaillée et abondamment illustrée, des documents audiovisuels rares, des informations pratiques et un fil d'actualité régulièrement mis à jour.

gustave-roud.ch

Trois livres :

Gustave Roud : La plume et le regard.

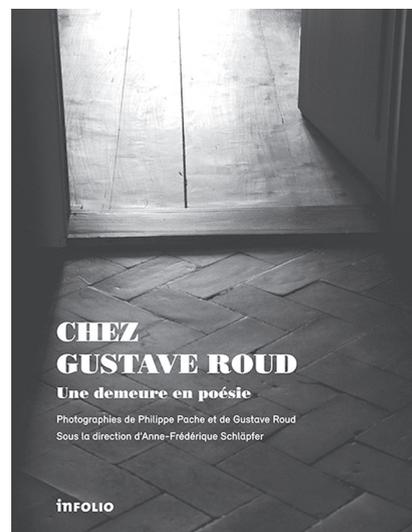
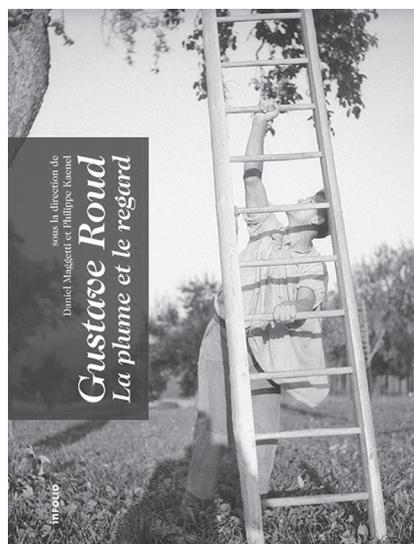
Philippe Kaenel, Daniel Maggetti (dir.), livre collectif illustré de l'année Gustave Roud 2015, Gollion, Infolio, octobre 2015.

Avec la collaboration de Ivana Bogicevic, Sylviane Dupuis, Claire Jaquier, Philippe Kaenel, Dominique Kunz Westerhoff, Daniel Maggetti, Grégoire Mayor, Bruno Pellegrino, Stéphane Pétermann, Guy Poitry, Antonio Rodriguez, François Vallotton, et Irene Weber Henking.

Chez Gustave Roud : une demeure en poésie.

Anne-Frédérique Schläpfer (dir.), avec des photographies de Philippe Pache et de Gustave Roud, accompagnées de textes de Georges Borgeaud, Philippe Jaccottet, Antonio Rodriguez et Pierre-Alain Tâche, Gollion, Infolio, octobre 2015.

Pendant plus d'un demi-siècle, le poète et photographe Gustave Roud a vécu dans une ferme bourgeoise de Carrouge, dans le Jorat vaudois. Cette demeure, qui fut au centre de la géographie littéraire romande, reste un lieu incontournable pour comprendre les liens et les amitiés en poésie. La maison accueille de nombreux jeunes poètes de l'après-guerre (Maurice Chappaz, Philippe Jaccottet, Jacques Chessex), leur laissant un souvenir saisissant. Elle représente un lieu exceptionnel de rencontre mais aussi d'écriture que Gustave Roud a mis en scène et photographié.



Correspondance C.F. Ramuz - Gustave Roud, édition établie et commentée par Ivana Bogicevic et Daniel Maggetti, *Cahiers Gustave Roud*, n°16, à paraître en 2016.

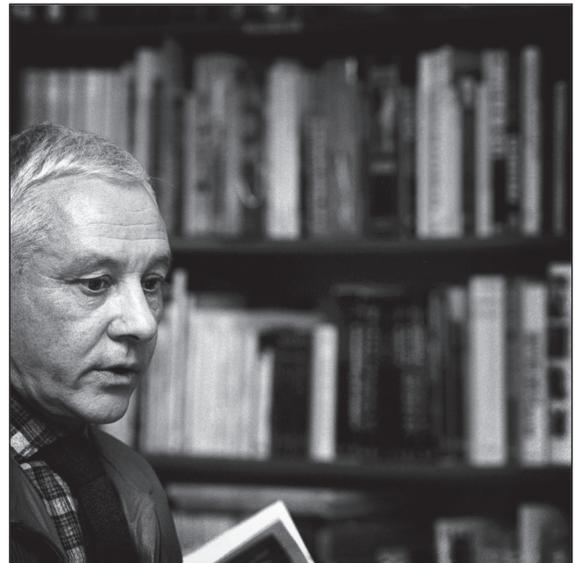
Lettres de Gustave Roud à Yves Velan : Souvenirs d'une amitié « profonde et égalitaire »

EVA BAEHLER

Alors que les esthétiques de Roud et de Velan se situent aux antipodes, que leurs conceptions de la littérature divergent même en bien des points, la nécessité de la poésie et l'importance vitale, souvent douloureuse, du geste d'écrire les réunit, tout comme leur réserve à l'égard d'une certaine effervescence mondaine.

Originaire de Bassins, dans le canton de Vaud, Yves Velan naît en 1925 à Saint-Quentin, en France. Il est l'élève de Georges Nicole au collège de Nyon, puis entreprend des études de lettres à l'Université de Lausanne, avant d'être engagé durant deux ans comme lecteur à l'Université de Florence. Co-fondateur de la revue littéraire anticonformiste *Rencontre* (1950-1953) avec entre autres Henri Debluë et Michel Dentan, Velan manifeste très jeune son militantisme communiste. Frappé de l'interdiction d'enseigner dans le canton de Vaud en raison de ses convictions politiques, il est nommé au Gymnase cantonal de La Chaux-de-Fonds en 1954, où il travaille jusqu'à sa retraite en 1991 ; entre-temps, il effectue également deux séjours aux États-Unis, en qualité de professeur de littérature (1965-1966 puis 1968-1978). Auteur de quatre romans (*Je*, 1959, *La Statue de Condillac retouchée*, 1973, *Soft Goulag*, 1977 — le quatrième, *Le Narrateur et son Energumène* n'a pas été publié à ce jour), d'essais, d'un conte pour enfants (*Le Chat Muche*, 1986), il a aussi exercé, en parallèle de sa profession d'enseignant, une importante activité de critique littéraire. Son œuvre, couronnée par le Prix Ramuz en 1990, est engagée, exigeante et inclassable. Selon Pascal Antonietti, elle se caractérise par « la place du sujet dans la société, les rapports avec l'Autre, la nécessité d'une production culturelle exigeante, qui lutte contre l'uniformisation rampante et joue un rôle de perpétuelle mise en question politique et esthétique »¹.

Vingt-trois lettres de la main de Gustave Roud adressées à Yves Velan et conservées à la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds², dont la plupart ont été publiées dans la revue *[vwa]* en 1998³, témoignent de la profonde amitié qui a lié les deux hommes entre la fin des années 40 et la mort du poète carrougeois, en 1976. Cet échantillon laisse entrevoir l'intensité d'une relation dont le ciment ne se limite bientôt plus à l'épistolaire, ni même à la



Yves Velan vers 1988. © Alan Humerose

littérature. De l'écriture de Roud, il est en effet peu question, et si celui-ci apparaît à la fois bienveillant et discret à l'égard du travail de Velan, de vingt-sept ans son cadet, il évoque surtout, avec la distance (et parfois l'autodérision) que l'on connaît⁴, son quotidien carrougeois, sa fascination pour l'Italie, le poids de ses obligations alimentaires et sociales, ou encore leurs amis communs tels Jacques Chessex, et surtout Georges Nicole, dont Velan contribuera à éditer les écrits posthumes⁵.

1. Pascal Antonietti, *Yves Velan*, Amsterdam et New York, Rodopi, 2005, p. 8.

2. Ms/102/421 et Ms/102/482.

3. *[vwa]*, n°25, « Le Cabinet des manuscrits », printemps 1998, p. 103-138.

4. Voir notamment Gustave Roud, *Correspondance 1920-1959, Gustave Roud Georges Nicole*, éd. établie par Stéphane Pétermann, Gollion, Infolio, 2009, p. XII-XIII.

5. Georges Nicole, *Poésie*, avant-propos d'Yves Velan, Lausanne, Ed. Carrérouge, 1961.

4 Entretien

Propos recueillis

par EVA BAEHLER

La Chaux-de-Fonds, le 2 mai 2015.

Quel est le rapport que vous avez entretenu, que vous entretenez aujourd'hui avec l'œuvre de Gustave Roud ?

Yves Velan : De Roud, je garde le souvenir d'une amitié profonde et d'une admiration pour l'homme et l'œuvre. Roud restera pour moi un poète de premier plan. Je ne sais pas si l'œuvre de Roud avait une importance stylistique pour moi, mais morale, dans tous les cas. La stylistique chez lui n'est pas sur le devant de la scène. Tout est donné par le texte et son essence, il n'y a jamais un mot de trop ou de pas assez, c'est à la fois retenu et ardent.

Y a-t-il un texte de Roud qui vous a marqué tout particulièrement ?

Y.V. : Non, j'ai un grand respect pour la cohérence de l'ensemble.

Du fait des ellipses de la correspondance, le lecteur y pénètre pour ainsi dire in medias res, par une lettre dont le ton est déjà fort amical. Mais à quelle occasion cette correspondance a-t-elle débuté ?

Y.V. : C'est moi qui ai pris l'initiative de lui écrire. Il était d'abord très poli et strict, mais répondait toujours aux lettres. J'étais très impressionné au début, puis notre amitié est devenue profonde et égalitaire, d'abord à travers les lettres, qui étaient des moments comme détachés de l'existence.

Ensuite je lui ai rendu visite assez régulièrement, mais mon déménagement à La Chaux-de-Fonds a raréfié nos entrevues.

On devine à travers les réponses de Roud et ses encouragements concernant ce qu'il appelle votre « Ingens Opus » que vous vous êtes souvent ouvert à lui au sujet des difficultés liées à l'écriture. Diriez-vous qu'il a joué pour vous un rôle de confident, voire de conseiller ?

Y.V. : Il n'est jamais entré en matière vis-à-vis de ce que je faisais. Il y avait de sa part une sorte de confiance absolue et d'empathie.

Au long de ses lettres, il manifeste pourtant un souci régulier de l'avancement de vos textes, mais lui-même demeure très discret, voire pudique sur ses propres créations. Lui arrivait-il d'aborder la question dans d'autres contextes (ou d'autres lettres) ?

Y.V. : Non... tout ce qui relevait du pratique dans le texte passait par une très longue transposition dont on ne parlait pas. À propos de l'écriture, il était en revanche en confiance avec Georges Nicole.

Dans une longue épître, il évoque votre roman Je, notamment en ce qui concerne la question de la réception de l'œuvre en Suisse romande... mais il reste en même temps relativement laconique sur le roman lui-même. En savez-vous plus sur « Roud lecteur de Velan » ?

Y.V. : Ce qui me frappe toujours, c'est la distance avec laquelle il lisait.

La littérature en général ou les textes de ses amis ?

Y.V. : Aussi ce que faisaient ses amis. Mais il n'aimait pas tellement ce que je faisais car sa conception de la littérature allait à l'encontre de la mienne. À l'époque, pour moi, la littérature était étroitement liée au désordre nécessaire, à la révolution. Pour Gustave Roud, c'était quelque chose qui devait être largement libéré des liens de la terre. La littérature n'appartenait pas au terrestre. Encore que... Il savait faire des choses extraordinaires de la réalité la plus commune. Il n'y avait pas de ressemblances entre nous, sinon par la position que nous avions à l'égard de la littérature.

Roud mentionne vos « escrimes pro- et antiramuziennes » (lettre 6, p. 116)¹, auxquelles, semble-t-il, vous vous adonniez souvent. En quoi consistaient-elles ?

Y.V. : Si je peux me permettre, je ne supporte pas Ramuz. À l'époque, je participais à la déférence générale.... Mais un doute s'est ensuite manifesté chez moi et s'est confirmé depuis. Ramuz est tellement vaudois ! Roud, lui, est toujours resté un peu à distance... Je crois qu'il n'a jamais été absolument subjugué par un écrivain. Il éprouvait beaucoup d'estime pour Mallarmé. Ponge était trop concret.

Mais la figure littéraire qui demeure la plus présente dans ces lettres est Dino Buzzati, et son roman, Le Désert des Tartares (1940)...

Y.V. : Oui, c'est un texte qui a beaucoup compté dans son existence. Pourquoi, je ne pourrais le dire. Il faudrait que je le relise. Mais lui a été véritablement happé.

Existait-il d'autres écrivains dont l'admiration vous liait, ou au sujet desquels des désaccords provoquaient des discussions aussi animées que les joutes autour de Ramuz ?

Y.V. : Avec [Georges] Nicole, nous avions de longues discussions littéraires. Avec Roud très peu. Nous restions une après-midi sans nous occuper d'un livre, dans une sorte d'immédiateté de la vie qui mettait la littérature de côté. Il faut dire que j'avais conscience de la grandeur poétique de Roud qui m'a longtemps intimidé.

Il est très souvent question de l'Italie dans les lettres de Roud : ses paysages, ses peintres, ses villes. À de nombreuses reprises, Roud confie vous envier votre mobilité, et notamment vos nombreux séjours en Toscane. Avez-vous eu l'occasion d'y aller ensemble ?

Y.V. : Non. C'était un homme à cloisons. Il ne fallait pas mélanger les différents cantons de la vie. Mais il y avait chez Roud une amitié pour l'Italie masculine et prolétarienne. Il est souvent intervenu en faveur des ouvriers agricoles italiens ; je ne connais pas les détails, mais il leur apportait son aide pour la lecture et l'écriture. Il y avait entre eux une chaleur mutuelle, profonde et chaste.

Dans ses lettres, Gustave Roud apparaît comme un homme très occupé, courant après le temps et s'excusant beaucoup de ne pas en avoir assez pour vous écrire ou pour vous voir plus régulièrement... Cela, en plus du fait que vous avez vécu longtemps à l'étranger, a-t-il eu une incidence sur votre correspondance ?

Y.V. : Le contact a été maintenu. Nous appartenons à un type de personnes pour qui, quand nous donnons notre amitié, il n'est plus nécessaire d'en discuter la réalité ou l'essence.

« Il n'y avait pas de ressemblances entre nous, sinon par la position que nous avions à l'égard de la littérature. »

En tant que proche de Roud, comment compreniez-vous son choix de mener une « vie de reclus quasi-absolu » (lettre 13, p. 126), ou encore son « angoisse de rencontrer des visages inconnus » (lettre 17, p. 132) ?

Y.V. : Tout dépendait du degré de confiance qu'il accordait aux gens. Quelque chose de très difficile à porter pour lui était son homosexualité (nous n'en avons jamais parlé et je ne crois pas qu'il en ait parlé à qui que ce soit). Il était très isolé et assailli par un reproche permanent émanant de la religion. Il éprouvait de la méfiance, vis-à-vis de lui-même beaucoup plus qu'à l'égard d'autrui. Et aussi dans la façon d'aborder l'existence : il y avait une sorte

d'« aristocratie », quelque chose d'altier.

Vous étiez l'ami de Roud, mais aussi son collaborateur, notamment à l'occasion de la publication des poèmes de Georges Nicole... Comment s'est mis en place ce projet commun ? Y en a-t-il eu d'autres ?

Y.V. : Je n'en ai que de vagues souvenirs, mais nous avons peu parlé de la « fabrication ». N'oubliez pas que j'étais un même par rapport à lui...

La dernière lettre publiée dans la revue [vwa] date du 4 mai 1967, et l'ultime missive consultable à la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds du 5 août 1968... Que s'est-il passé après ?

Y.V. : La correspondance a continué jusqu'à sa mort... À la fin, elle s'est faite moins régulière. Ses problèmes moraux avaient d'autant plus d'acuité que son corps était confronté à la souffrance.

De manière générale et d'un point de vue extérieur, quelle est pour vous l'importance et la pertinence de ce « genre » qu'est la correspondance d'écrivains ?

Y.V. : Du point de vue de l'esthétique, celle de Roud est toujours épatante. Ce sont des lettres qui sont des textes. Plusieurs de ses lettres sont magnifiques, on saisit cette façon de se rendre maître de la réalité immédiate et la restituer au monde dans sa grâce et sa profondeur.

1. Toutes les références renvoient à [vwa], n°25, « Le Cabinet des manuscrits », printemps 1998.

6 Année Gustave Roud

« La quête d'un accord entre soi et le monde »

Madame la Conseillère d'État Anne-Catherine Lyon, cheffe du département de la formation, de la jeunesse et de la culture du Canton de Vaud, a prononcé cette allocution à l'occasion de la soirée de lancement de l'année Gustave Roud, le mardi 5 mai 2015 à la Grange de Dorigny.

Pour célébrer les cinquante ans de sa création, le Centre de recherches sur les lettres romandes a choisi d'honorer un poète d'expression française des plus marquants au XX^e siècle : Gustave Roud. Ce poète, inscrivant une œuvre sensible et ciselée au fil des ans, a joué également un rôle clé dans la vie littéraire des années 1930 et jusqu'à sa mort, servant de figure tutélaire pour d'autres poètes et écrivains en Suisse romande, comme Chappaz, Jaccottet et Chessex notamment. Se rassembler pour célébrer Gustave Roud, ses écrits, ses photographies, ses influences, participe d'un mouvement déjà bien ancré du vivant de l'auteur. Roud avait d'ailleurs été particulièrement fêté pour son soixantième anniversaire, en 1957, à l'occasion de la Fête des Lettres vaudoises, durant laquelle de nombreux écrivains et artistes lui avaient rendu hommage.

En cette année 2015, le CRLR propose diverses voies d'accès à ce poète, grâce à un réseau de professionnels, partenaires institutionnels et amis — à l'image des rencontres et amitiés qui ont permis à Roud



La Conseillère d'État Anne-Catherine Lyon. Félix Imhof © UNIL

de traverser le siècle et de faire connaître son œuvre. Par son choix, le CRLR fait preuve d'un attachement indéfectible à sa mission de valorisation d'un patrimoine littéraire. Célébrer le jubilé d'une institution par le biais d'une grande figure — plutôt que par un kaléidoscope des possibilités de recherche offertes par de multiples fonds d'archives — est un choix pertinent, fort, que le Conseil d'État a soutenu en acceptant de placer officiellement l'année 2015 sous le signe de Gustave Roud.

Roud lui-même était à l'affût des signes. Il a tracé dans ses poèmes la mémoire de certains paysages, ceux de la plaine — opposés aux paysages alpins — et plus précisément les paysages du Jorat. Il a su exprimer sa quête d'absolu ainsi qu'une forme de désir vibrant dans tous ces paysages. La solitude qui fut la sienne au quotidien, dans un monde rural dont il se faisait le témoin essentiel, apparaît comme le pendant paradoxal de la place centrale qu'il occupait déjà alors dans le monde des lettres — et qu'il est juste de rendre encore plus visible aujourd'hui.

La visibilité de cette œuvre, nous la devons notamment à un réseau d'amitiés, au rang desquels le poète Philippe Jaccottet a joué un rôle essentiel dans la mission d'édition posthume de l'œuvre de Roud. Un an après la mort du poète en 1976, l'Association des Amis de Gustave Roud a été fondée, ayant parmi ses objectifs de valoriser certains inédits ainsi que la correspondance de Roud avec diverses figures littéraires de son temps. J'aimerais saluer les présidents successifs de cette association qui ont œuvré pour la visibilité de l'œuvre de Roud : le poète Pierre-Alain Tâche, la professeure Claire Jaquier, et le poète et professeur Antonio Rodriguez, actuel président. C'est grâce à leurs efforts successifs et conjoints que le Sentier Gustave Roud de Carrouge, par exemple, a pu être imaginé puis créé, avec l'appui du Canton de Vaud.

Ce sont également trois personnalités qui se sont succédé, en cinquante ans, à la tête du Centre de recherche sur les lettres romandes : le professeur Gilbert Guisan, fondateur, la professeure Doris Jakubec, de 1981 à 2003, puis le professeur Daniel Maggetti, aux commandes des célébrations de cette année jubilaire. Il m'importe de citer les noms de ceux qui ont permis à un champ de recherche de s'établir — celui des lettres romandes — puis de rayonner par leurs travaux et ceux de leurs collaboratrices et collaborateurs, vers une dimension internationale. C'est aussi la reconnaissance étendue de l'œuvre de Gustave

Roud que vise cette année de célébrations multiples, grâce à plusieurs publications, expositions et créations visuelles.

En tant que cheffe du département de la formation, de la jeunesse et de la culture, les collaborations entre sciences et cultures, hautes écoles et musées, toutes institutions qui entretiennent une mémoire culturelle vivante dans notre Canton, me tiennent particulièrement à cœur. À l'exemple de la Cinémathèque suisse, sise à Lausanne, qui collabore depuis plusieurs années avec la section d'histoire du cinéma de l'UNIL. Un lien plus étroit entre ces institutions remonte à 2010, avec la signature d'un accord. Cet accord vise à valoriser la richesse des fonds de la Cinémathèque et à mettre à disposition des chercheuses et chercheurs, étudiantes et étudiants de l'Université de Lausanne des ressources quasi inépuisables. Que l'université soit ouverte sur la cité et que la recherche qui en émane trouve une valorisation pour toute la société, voici pour moi une source de grande satisfaction. Ce mouvement même, on le retrouve au cœur de l'événement qui nous réunit aujourd'hui.

Revenons donc à Gustave Roud. L'année qui s'ouvre devant nous, avec tous ses rendez-vous culturels passionnants, a été imaginée par des connaisseurs de son

œuvre. J'espère qu'elle attirera les curieux en grand nombre, et servira d'initiation pour certains, tant à la poésie qu'aux paysages, grâce à diverses formes d'expression. L'Université de Lausanne rassemble ses forces pour célébrer le poète, avec les éclairages et impulsions scientifiques de la Faculté des lettres et du Centre de recherches sur les lettres romandes. L'Association des Amis de Gustave Roud œuvre comme centre névralgique des activités autour du poète. Quant aux institutions (la Bibliothèque cantonale et universitaire, le Musée de Pully, le Musée Eugène Burnand à Moudon, la Maison de l'écriture de la Fondation Michalski à Montricher), je suis ravie qu'elles participent à cet heureux mouvement de célébration.

Roud nous réunit tous ici dans un temps suspendu, opposé au frénétisme de notre époque hyper-connectée. Je vous propose de célébrer cette année 2015 comme celle d'une quête d'un accord entre soi et le monde, tel que le cherchait le poète.

8 Année Gustave Roud

« Le monde des signes et l'univers des choses »

Discours prononcé par Daniel Maggetti lors du vernissage de l'exposition consacrée à Gustave Roud, *Le monde des signes et l'univers des choses*, dont il était le commissaire, et qui s'est tenue à la fondation Jan Michalski de Montricher en automne 2015.

DANIEL MAGGETTI

Il existe plusieurs Gustave Roud. Pendant longtemps, il a été vu dans le public comme le poète rare qui, à défaut de tour d'ivoire, vivait à l'écart dans sa ferme familiale, entouré de chats et de fleurs, publiant, mais à de grands intervalles, quelques recueils de prose poétique. Écrivain lié à un paysage, celui du Jorat, qu'il sillonnait en promeneur, il était un point de repère pour les écrivains romands des générations suivantes, Jaccottet, Chappaz ou Chessex, pour ne nommer qu'eux, qui faisaient « la traversée » jusqu'à Carrouge pour baigner dans l'atmosphère quasi mystique de sa présence. Une sorte de monument, de témoignage, ou de bloc erratique, c'est selon. À cette image d'Épinal, un peu décolorée par le temps, s'est substituée depuis quelques années celle d'un autre Gustave Roud : photographe amateur de corps de paysans au torse dénudé, celui-ci aurait couru les campagnes essentiellement pour les capturer avec son objectif.

Poète confiné ou vexillaire, par photographies interposées,



Le bureau de Gustave Roud dans un miroir, 2010.
© AAGR, Ph. Pache.

d'une condition d'isolement d'un autre ordre, tels sont les deux Gustave Roud les plus couramment pratiqués. L'exposition montée à la fondation Jan Michalski de Montricher a pour ambition de dépasser l'une et l'autre image. Il s'agit d'une exposition de documents littéraires issus essentiellement des archives de l'écrivain, conservés au Centre de recherches sur les lettres romandes de l'UNIL : il faut donc aimer prendre son temps pour lire les traces qui ont été exhumées, et apprécier cette

part souterraine, annoncée ou en devenir, des œuvres et des livres, part qui n'a souvent jamais été vue jusque-là par le public.

Intitulée « Le monde des signes et l'univers des choses », expression reprise de « Visite au moulin », un texte de 1931, l'exposition se propose de montrer comment et combien Roud a été un homme aux nombreuses facettes, un écrivain aux activités littéraires et culturelles multiples, un travailleur acharné, aussi, conjuguant de manière personnelle et originale des mondes et des pratiques artistiques.

L'exposition s'ouvre par un survol biographique, en partie illustré de photographies, qui met rapidement en évidence l'imbrication chez Roud, dès sa jeunesse, du monde paysan et de l'univers de l'écriture. Cette introduction veut aussi rappeler que Roud a été, depuis les années 1930, un écrivain reconnu, apprécié de ses pairs et en contact avec eux. En écho à cette entrée en matière, la partie intitulée « Aimé(s) » propose une galerie de portraits de plusieurs des figures de paysan

qui ont inspiré l'œuvre du poète, et qu'il y a mis en scène en les transposant.

Les cinq sections de la partie centrale de l'exposition illustrent, par des manuscrits, des dactylogrammes, des imprimés et des photographies, les axes de l'activité littéraire de Gustave Roud. Le parcours commence par une évocation de sa création poétique, qui conduit de la note de journal au volume imprimé, en passant par l'étape intermédiaire de la publication en revue. La presse est précisément au cœur de la deuxième section, qui présente un aperçu des relations de Roud avec les périodiques par lesquels il est fréquemment sollicité, et auxquels il propose des contributions sous forme de textes, mais aussi de photographies. La troisième section se penche sur l'activité de critique littéraire, que Roud exerce depuis les années 1920, en ambassadeur infatigable de plusieurs de ses confrères romands. Dans la section « Éditer », c'est Roud en tant qu'accompagnateur de textes d'autrui que nous rencontrons, à travers son engagement à la Guilde du livre, notamment, mais aussi comme responsable de l'édition des *Œuvres complètes* de Ramuz ou de celle d'un roman de Félix Vallotton. Avec « Traduire », on découvre le passeur entre l'allemand, et l'italien, et le français, non seulement au sein d'un espace éditorial, mais aussi en lien avec des milieux qui en sont fort éloignés, comme l'entreprise bâloise Geigy. La section « Herboriser »,

enfin, met l'accent sur une des grandes passions de Roud, celle des fleurs, en la déployant sous les différentes formes qu'elle a prises chez lui, dans la photographie, dans la presse, dans sa production poétique.

Ces parties d'exposition ne constituent nullement, et pour cause, des secteurs étanches : en parcourant l'ensemble, on constate combien les contenus de chacune d'entre elles se jouxtent, jusqu'à se superposer parfois. Un engagement littéraire comme celui de Gustave Roud n'est pas réductible à des cases séparées, et c'est plutôt à une circulation entre la production poétique et la collaboration aux revues, entre celles-ci et la pratique de la critique, entre le commentaire et l'édition, que le public est invité.

Un engagement littéraire comme celui de Gustave Roud n'est pas réductible à des cases séparées

Seul élément absent, la critique artistique, qui fera l'objet, dans le cadre des manifestations de « L'Année Gustave Roud », d'un volet de l'exposition qui se tiendra au musée de Pully d'octobre à décembre 2015. On en retrouve cependant un aperçu grâce à un des cinq films réalisés par David Monti, mandaté par l'Université de Lausanne, qui donnent la parole à des spécialistes de l'œuvre de Roud, dont ils présentent chacun un aspect marquant.

L'exposition est accompagnée d'un catalogue qui en donne le parcours en condensé. Les auteurs qui y ont contribué m'ont également assisté dans la mise en place de l'exposition, notamment en contribuant aux panneaux introductifs de chaque section : il s'agit de Claire Jaquier, Irene Weber Henking, Ivana Bogicevic, Bruno Pellegrino et Stéphane Pétermann, que je remercie vivement, tout comme la Fondation Jan Michalski, et en premier lieu Natalia Granero. Alain Julliard, pour le graphisme, et Laurent Pavy, pour la scénographie, ont donné à l'espace et aux éléments qui le structurent une physionomie originale. Avec les institutions prêtes, les ayants droit et l'Association des Amis de Gustave Roud, en particulier son président Antonio Rodriguez, toutes ces personnes ont apporté un concours décisif à une manifestation qui veut rendre hommage à une figure et à une œuvre toutes deux à même, pour le dire avec Philippe Jaccottet, d'ouvrir pour nous entièrement, outre l'étendue, la profondeur du temps.

Roud et les natures mortes

Cet article est tiré de l'ouvrage *Gustave Roud : La plume et le regard*, dirigé par Philippe Kaenel et Daniel Maggetti, publié au mois d'octobre dernier chez Infolio. Philippe Kaenel, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Lausanne, y analyse la place essentielle qu'occupe le genre de la nature morte chez Gustave Roud, ainsi que ses influences, tant picturales que photographiques.

PHILIPPE KAENEL

Gustave Roud avait un sens de l'image affûté par une longue pratique mais aussi par l'usage d'un appareil Rolleicord. Il faut noter que l'opérateur tient cet appareil sur le ventre et cadre son sujet inversé sur un miroir carré dépoli — ce qui explique non seulement le format des clichés pris par Roud, mais encore favorise leur qualité construite¹: une image se forme, quadrangulaire, cadrée, puis fixée par le déclencheur.

Nul autre genre que la nature morte ne permet un tel contrôle formel et ludique, une telle manipulation des sujets et des effets. Roud s'y adonne avec assiduité, tant en noir et blanc qu'en couleur. Il faut ici distinguer les vues de fleurs et de fruits prises en plein air, qui ne ressortissent pas au genre de la nature morte proprement dite, en intérieur. Deux pôles se dessinent, entre les scènes de tables de travail et bibliothèques, et les natures mortes florales et « domestiques ». Les premières comprennent diverses vues,

parfois nocturnes, dans lesquelles l'écrivain s'inscrit par procuration et par réfraction. La pipe, la plume, la page, le livre, la lampe de travail sont agrémentés par les photographies des figures des paysans amis et aimés (le portrait encadré d'Olivier avant tout, mais aussi Edmond Thévoz, ami de gymnase de Gustave et dédicataire de son premier recueil, *Adieu*), ainsi que par

des fleurs, omniprésentes. Ces tables de travail soigneusement composées donnent le sentiment que l'écrivain vient de les quitter. Elles prolongent son regard et sa présence de manière performative, à la façon d'un journal visuel, comme dans cet extrait de 1917 :



Gustave Roud, *Vases remplis de fleurs et photographie d'Olivier Cherpillod devant une bibliothèque, 1915-1936.*

© Charles-Antoine Subilla

« Je regarde devant moi : des boîtes, une pipe, un couteau, un vase bleu et transparent, deux violettes mortes au fond, et ma main qui avance sur cette ligne, s'agitant drôlement avec le bec d'or qui laisse derrière lui ces mots [...] »².

Dès 1919, Roud souligne l'importance des choses dans le rapport au monde qui fonde sa poétique et que la nature morte médiatise et formalise :

« Posé sur chaque chose, [mon regard véritable] l'épuise lentement, et je savoure tout objet pour lui-même et pour l'accord qu'il forme avec d'autres, sans rien sentir d'autre en moi lui répondre et lui *donner* un sens ; c'est dire que je ne peux plus traduire, et moins encore interpréter l'univers visible, mais seulement transcrire ce qui transparaît sous l'incessante variation de l'heure, de ses éléments éternels [...] »³.

Il revient sur cette question dans son journal, en 1924 :

« Sur une fenêtre, un clivia fleuri sa hampe orange touchant le pan de bois bleu. Cruche de grès, verre épais du plateau rouge et noir. L'odeur de cigare des dimanches d'hiver. Aux murs un dessin et une huile de Paul, une nature morte d'Auberjonois — il me semble que je commence à saisir ce qu'il m'est possible de transposer, quelle matière offre prise à mon action poétique [...] »⁴.

Les effets de matières sont au cœur de son « action photographique ». Les fleurs, les fruits, les vases, les tissus, les channes, services à thé, quelques bijoux se combinent, s'équilibrent sous des éclairages extrêmement soignés, avec des effets de netteté d'un professionnalisme consommé, que n'auraient pas



© Charles-Antoine Subilia

Gustave Roud, *Fleurs dans un vase sur une table, avec photographie d'Edmond Thévoz au mur, 1915-1936.*

reniés au même moment les photographes publicitaires français et les élèves des écoles d'art de tradition germanique, du Bauhaus à l'école de Gertrud Fehr à Vevey



Walter Peterhans, *Nature morte, vers 1928-32.*

(dès 1940), en passant par la Kunstgewerbeschule de Zurich. Roud aurait sans doute été séduit par les natures mortes du professeur du Bauhaus, Walter Peterhans, et par tous les travaux conduits dans l'esprit de la Nouvelle Objectivité.

Quoique photographe amateur, il sait exploiter avec grand art le potentiel des divers supports. Tandis qu'il privilégie les subtils jeux de valeurs, de matières et de netteté dans le noir et blanc, il explore la couleur de manière plus picturale. Roud utilise en effet les plaques autochromes produites par Louis Lumière dès la Première Guerre mondiale. Ses essais (deux cents sont conservés) dans cette technique très particulière (il s'agit de positifs uniques) se sont poursuivis des années durant, jusqu'à ce que les pellicules Agfacolor et Kodachrome ne l'emportent après leur introduction en 1936, pour des raisons pratiques et économiques. Certaines natures mortes autochromes de Roud n'auraient sans doute pas été reniées par la génération des

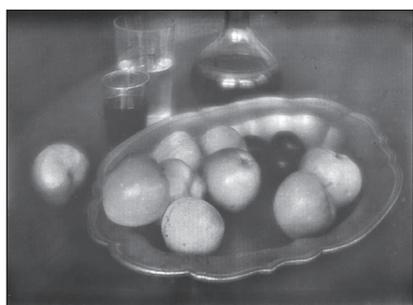
12 Conférence



© Charles-Antoine Subilia

Gustave Roud, *Nature morte avec pommes*, vers 1929.

photographes pictorialistes, comme Heinrich Kühn ou le baron Adolf de Meyer, notamment le cliché où il dispose des pommes sur un linge à côté d'un pot en céramique orné de motifs bleus, un hommage explicite aux natures mortes de Cézanne. Ce même modèle pictural est également affiché dans d'autres œuvres



Heinrich Kühn, *Stilleben*, 1907-1908.
© ÖNB, Bildarchiv, Vienne.

en couleurs : certaines vues de fermes aux formes géométriques soulignées par des arbres qui découpent le paysage de manière japonisante rappellent avec le Cézanne de la *Maison du pendu* (1873), au Musée du Louvre à l'époque.



Paul Cézanne, *La maison du pendu*, 1873.
© Musée d'Orsay, Paris.

Au cours d'un dialogue avec les élèves du collège de Béthusy à Lausanne en mars 1950, Roud confessa : « Le seul ou plutôt le principal de mes violons d'Ingres, c'est évidemment la photo. C'est un vice, si je puis dire, assez répandu »⁵. En effet, l'écrivain fait partie des photographes amateurs qui se sont multipliés en Suisse romande après 1900. Réunis en sociétés comme le Photo-Club Lausanne, fondé en 1899, ils exposent collectivement, se rendent sur le motif, publient leurs résultats ou commentent leur pratique dans le *Journal suisse des photographes* (1899-1908) ou dans la *Revue suisse de photographie* (1899-1906).

Roud, qui appartient à la génération suivante, a choisi d'expérimenter seul de son côté, tout en se tenant sans nul doute au courant de l'actualité.

« Le seul ou plutôt le principal de mes violons d'Ingres, c'est évidemment la photo. C'est un vice, si je puis dire, assez répandu. »

Il fréquente d'ailleurs la galerie d'art Émile Gos tenue par le photographe du même nom (Escaliers du Grand-Pont à Lausanne). Il visite peut-être l'exposition de l'Union Suisse des photographes professionnels, du Photo-Club de Lausanne et de la Fédération romande de publicité lors du Comptoir Suisse de 1933 à Lausanne. Jamais cependant il n'a tenu un discours sur la photographie des autres⁶. Roud a opté pour une pratique intime, associée à des échanges personnels de caractère privé. Or, cette économie relationnelle se transforme justement vers la fin des années vingt, dans les années trente et surtout durant les années de guerre, alors que Roud investit le monde en plein essor de l'édition illustrée par la photographie.

1. Nicolas Bouvier, « Photographies de Gustave Roud », *Cahiers Gustave Roud*, n° 5, p. 55-59.

2. *Journal*, I, 7 mars 1917, p. 50-51.

3. *Journal*, I, 1^{er} juin 1919, p. 69.

4. *Journal*, I, 11 janvier 1924, p. 155.

5. Cité par Pierre Smolik, dans *Cahiers Gustave Roud*, n° 4, p. 14.

6. Une exception : son compte rendu critique du numéro d'*Arts et métiers graphiques*, n° 16, mars 1930, consacré à la photographie. Voir Gustave Roud, « Livres d'images », *Aujourd'hui*, n° 36, 1930.

Centenaire Gustave Roud (1887-1976)

Allocution prononcée devant la maison du poète à Carrouge le samedi 19 avril 1997 par Maurice Chappaz.

Cet hommage a été publié initialement par *Le Courrier de la Broye et du Jorat* en mai 1997.

Roud, Gustave Roud. Il est né il y a cent ans (dans un autre lieu, pas très loin) mais depuis l'enfance il fut éternellement ici. Le temps glisse, je me rapproche si vite de ce qui se noie dans l'ombre et hésite dans notre cœur avec ce toujours qui repasse comme un nuage. Voilà pourquoi nous sommes devant cette maison avec la fontaine qui coule, le banc, le jardin, l'ombre de la grange ... Une porte s'ouvre ... Combien de fois suis-je venu ! Son visage apparaît et il y a ce mélange de confusion et de joie — en chacun.

Vous voilà aussi.
... Déjà le petit tram bleu s'éloigne.

Gustave. Il est parti une fois. Et il est toujours sur la route invisible — visible — et proche. Le plus grand acte poétique en Suisse romande, c'est son *Adieu*. Il y eut une douzaine de départs très beaux dans ces cent ans, fulgurants et furtifs. Ces sortes d'entrée en écriture, soudaines et si lentes comme une source, et précédées par quelque chose d'impossible au fond du ciel comme au fond de la chair.

Le premier envol ce fut Cendrars à Neuchâtel par la fenêtre à quinze ans, puis des trains, des trains jusqu'à Moscou. Non loin de moi, il y eut une nuit, quinze ans aussi, « une veillée d'armes » féminine. Quelques autres départs tels des éclairs secrets. Quelles coupures de vie ! avec leur bonhomie puis leur tragique : nous prononçons certains noms avec affection, respect, une admiration qui nous blesse presque. Depuis Cendrars bien des « Transsibériens à pied » si je cite quelqu'un.

*

Maintenant je veux vous dire que *personne* n'a été plus loin que Roud. Un seul en vivant parmi nous n'est jamais revenu. Roud a persévéré en poète, il n'a jamais été « un écrivain ». Si je reprends l'exemple de Cendrars avec son bras arraché qui n'a plus relancé de poèmes à son retour de la guerre, eh bien ! Roud avait perdu plus que sa main droite dans une autre mêlée où toutes les différences sont jetées, où tout ce qui est hommes, femmes, social, intime, vivants et morts s'associe, se délivre et se brûle. Certains en reviennent à peine, avec les



Maurice Chappaz devant la maison de Gustave Roud, 1997.
© Alain Burki

débris de leur petite étoile dans la main. Si je puis tenter de comprendre cette parole qui m'a toujours hanté : « Le royaume des cieux est *en vous* », elle a été vécue naturellement, sans aucun secours, par notre ami. Littéralement. « L'éternel » est un désert qui retient l'humain. Je ne veux pas continuer sur ce chemin.

*

Nous sommes devant sa maison. Elle nous rappelle comme il a répondu, sans se *séparer*, par un accueil, une amitié aussi attentive que l'humilité du désespoir. Pour tous, les voisins qui s'inséraient si noblement et utilement dans la nature,

14 Souvenirs du Centenaire



Philippe Jaccottet et Maurice Chappaz, 1997.
© Alain Burki

et les autres qui épellent les lettres, les témoignages de ceux qui sont partis. Le sien particulièrement.

Car son mystère est en nous. L'absolu se dessine comme un manque. Il a écrit pour nous les requiems, les adieux. Son premier et comme unique poème a tout anticipé. Il contient un « mort au monde » (comme songeaient les ermites) qui veut rejoindre la création entière. La voix *antérieure* à tout ce qui se manifeste est là.

Tel il entendait le bouvreuil, nous entendons Roud dans nos vies. (Une seule note et l'hiver est dit — sa seule note va outre-tombe, elle chante, insiste).

Nous lisons ses livres avec le silence qu'il y a autour. Son acte poétique est en même temps *un acte de naissance* de Carrouge dans la mémoire. En elle frémit le grand adieu temporel de toute une race d'hommes. Il a ressuscité un lieu, il nous a transmis, telle une musique pure, passionnée, nos sources toutes simples.

Notre pays a été traversé une ou deux fois par des oeuvres

majeures qui ont fait émerger l'émotion d'une présence et une identité « comme du sel sur la hache ». (Un solitaire poète russe parlait ainsi d'une étoile).

Campagne perdue signifie chacun des écrits du Vaudois, et résume à l'envers de son aventure une civilisation paysanne : avec l'abîme qu'il peut receler un certain visage du paradis.

Je ne puis séparer pas plus que Roud notre figure *intérieure* et le pays *extérieur*. Ils sont réels l'un par l'autre. Le monde purement existentiel est dénué de sens et si nous ne participons pas maintenant à l'éternité nous n'y participerons peut-être jamais.

Que le regard de Roud s'allume en nous ! Tant de souvenirs restent en moi. Je n'ose pas plus les exprimer en ce moment que lui ne se risquait à prendre la corne pendue au mur qui hélait les faucheurs pour retirer de l'ombre la ferme natale. Je vais vers le bout de ma vie et de toutes les routes vivantes, dormantes, je m'arrête un instant ici :

à Gustave

ainsi qu'à Madeleine, la sœur si intelligemment fidèle,
et à tous les êtres innocents qui ont participé à sa vie et dont les prénoms se joignent aux leurs, auxquels nous nous associons tous,
je dis
merci.

Maurice Chappaz
19 avril 1997

L'Italie de Gustave Roud

EVA BAEHLER

L'Italie, telle que Roud nous la donne à voir à travers ses photographies, revêt plusieurs aspects : ainsi, les imposants monuments romains, renaissants ou baroques, les villages de pêcheurs bucoliques et les allées bordées de pins de Campanie ne sauraient éclipser la réalité des êtres qui habitent ces lieux et qui parfois les ont quittés. Des autochtones anonymes (rencontrés lors du voyage de 1957) aux ouvriers déracinés venus travailler dans le Jorat, ils ont laissé une trace importante dans l'œuvre photographique du poète.

© Photographies : Fonds Gustave Roud. Charles-Antoine Subilia, BCU, Lausanne.



Village de pêcheurs en Italie, 1957.

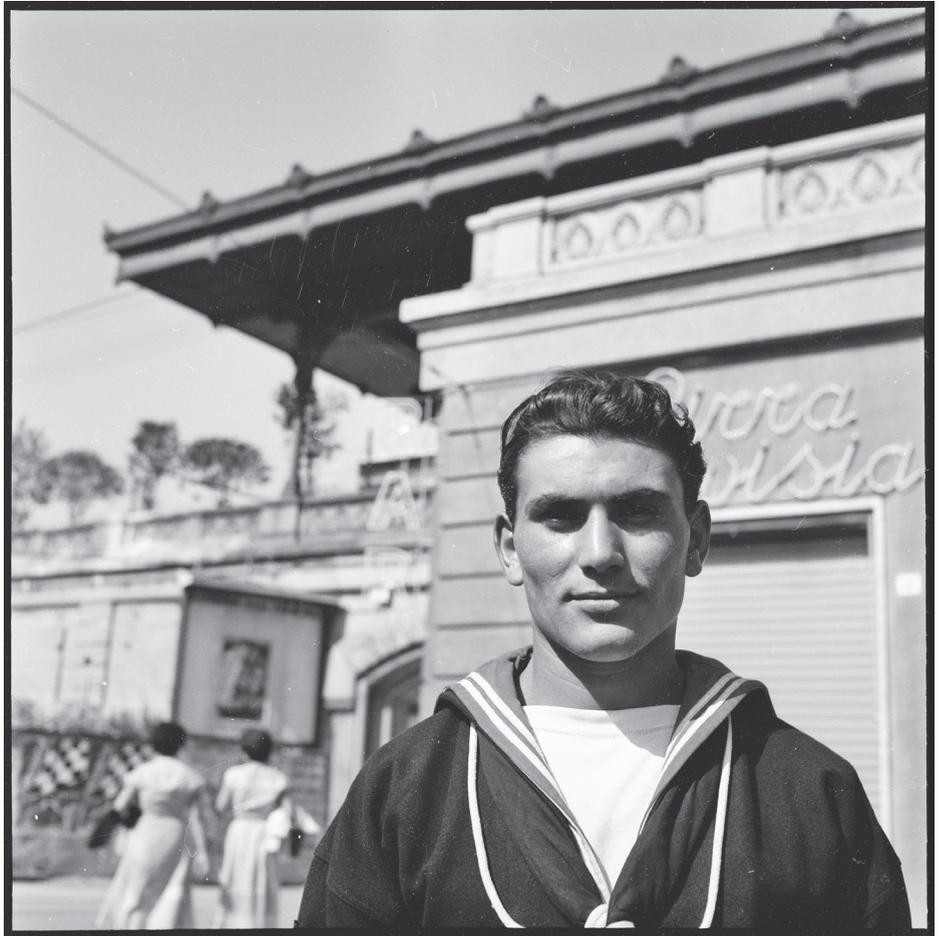
16 Portfolio



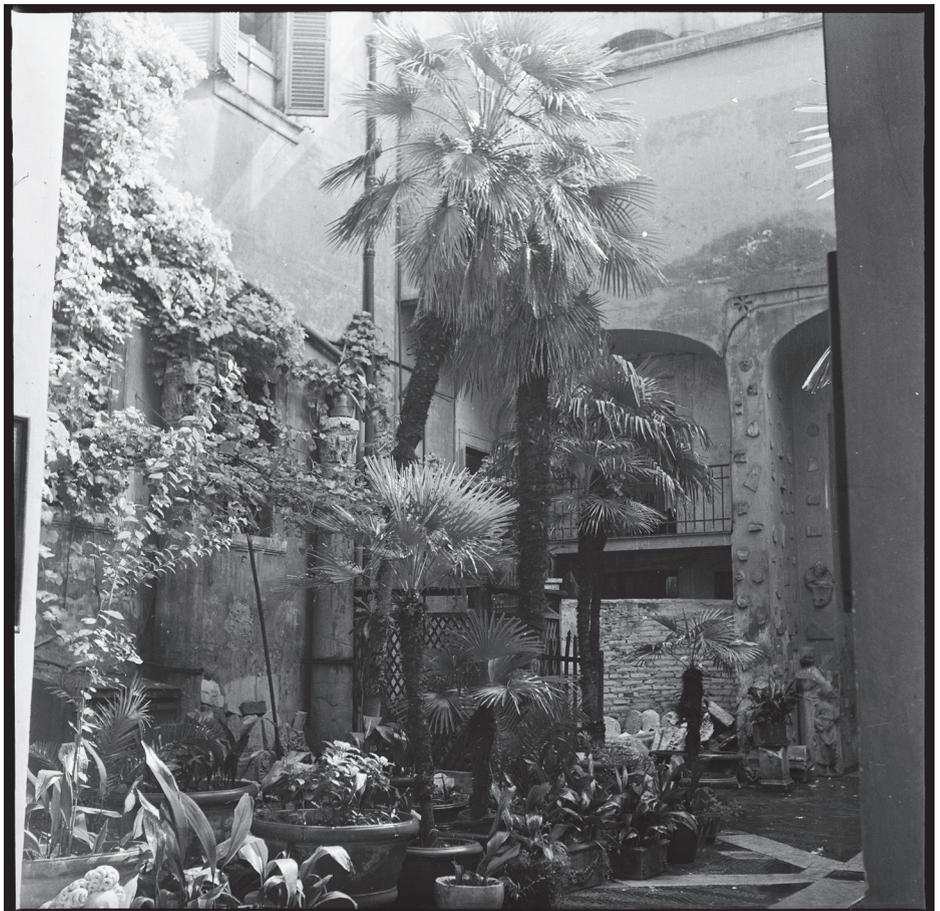
Renato, jeune serveur italien devant l'entrée d'une trattoria, 1957.



Colonnes antiques, 1957.



Jeune homme devant une gare, 1957.



Cour intérieure d'un immeuble en Italie, 1957.

18 Portfolio



Luigi Visca et un autre ouvrier italien sous la neige devant le jardin de la ferme de Roud, 1950-1960.



La fontaine de Trevi, 1957.



*Un homme et une femme devant la ferme Roud,
avec des ouvriers italiens, dont les frères Visca,
1950-1960.*



Falaises sur la côte italienne, 1957.

PIERRE VOÉLIN

D'un autre requiem

J'avais posé un titre, *Poèmes d'hiver* — ce qui ne m'arrive jamais, et, en quelques heures, comme par miracle, étaient venus s'inscrire sur la page quelques suites de mots, six ou sept, guère plus, retravaillées légèrement dans les jours qui suivirent. Nous étions au mois d'octobre, l'automne déposait l'une après l'autre ses armes splendides, larges feuilles d'hyacinthe et d'or, tendresses de roses mûres en train de s'éteindre, et ce tremblement de la lumière à l'horizon, sur les collines, et la douceur de l'air, tout le bleu mystère qui trempe sa lèvre dans la coupe de l'été indien... Mais pourquoi cette soudaine volonté d'aligner des poèmes de froid et de gel alors même que la saison heureuse se prolongeait démesurément ?

Cette question, à peine formulée sur le moment, comme une vague inquiétude mêlée de surprise, je la compris mieux deux mois plus tard : il s'agissait, dans le plus grand secret, à mon insu, d'accueillir dans le linceul des mots cette « morte » (mais plus vivante que nous, désormais), ma mère, elle qui s'éteindrait dans son sommeil deux mois plus tard, au cours de la nuit du 18 au 19 décembre 2009, dans sa maison du chemin des Cras, sur les hauts de la petite ville de province qu'elle habitait. Aurais-je pu deviner en ces jours-là, tout à fait bénis, que l'on écrit quelquefois pour devancer le temps ? Je le savais, bien sûr, on me l'avait dit, sans doute. Quelque chose nous fait signe dans le mat et le discret des jours, et nous continuons d'habiter la langue muette sans rien voir ni savoir, en quête de signes alors que tout est dévoilé, que nous ne regardons plus « comme à travers un miroir », que tout est clair d'une clarté de cristal.

C'est ainsi que des mots s'en étaient allés en quête de l'incertain, de l'inatteignable, de ce monde enseveli qui soudain avait surgi devant moi, me laissant aveugle et désemparé.

Quand on la retrouva, au matin, assoupie, tranquillement assise dans son fauteuil, une jambe étendue sur une chaise qu'elle avait tirée au-devant d'elle, une bougie continuait de brûler derrière son épaule, sur une console, la cire rouge creusée en son centre, et les bords développés, délicatement tordus, en longs pétales de fleur. À côté, son livre de prières ouvert à la page du « Magnificat ». Sur le bord de la fenêtre, près d'un couteau, la queue mince et les pelures de la pomme qu'elle avait mangée, son dernier repas, plutôt frugal, après la fête de ce jour : car le repas de midi, elle l'avait pris avec ses frères dans un élégant restaurant, une « bonne table » d'Alsace, après un voyage de quelques dizaines de kilomètres ; ils s'étaient quittés, les frères et la sœur, tout joyeux de cette « revoyure » sans imaginer un instant que les embrassades et les « au revoir » prendraient la forme de l'adieu définitif...

Plus tard, après les longues heures de veille dans sa maison, où elle reposait, où nous avions pu la garder, mes sœurs et moi, au cimetière donc, « en solier », les pleurs mêmes gelaient sur les visages.

Quelques mois passèrent, le deuil suivit son cours, et la vie, avec ses hauts et ses bas, reprit ses droits, oui, ce quelque chose, qui recommençait, l'incessant travail de la vie, en sous-œuvre, et les jours bientôt s'allongèrent — quelqu'un me demanda d'écrire un sonnet — un sonnet ! Mais oui, débrouillez-vous ! Et j'écrivis le poème qui suit en souvenir de ma mère défunte :

*Mère je t'ai vue, l'hiver,
dans cette neige poudreuse
que le vent vient souffler aux vitres.
Je t'ai suivie par les persiennes de minuit*

*Et tes mains — vues dans le jardin d'automne.
Elles taillent les tiges des fleurs fermées ;
la terre à nu — plus noire et plus légère
à chaque coup de pioche.*

*Jamais mieux qu'avec les étoiles printanières,
toi seule — en compagnie de l'effraie,
oh ! ses vols brefs dans le verger.*

*Sache que le cœur muet — ostensor
[de la nuit
le cœur, oui, je l'ai haussé jusqu'à toi,
ô tendre — ô mère impardonnée.*

14 avril 2010

CHRISTIAN DOUMET

L'espace est à tout le monde

M'éloignant vers les vignes par la ruelle dont le Gouverneur et sa femme occupent l'ultime bâtisse, et déjà sur la route déserte à cette heure tardive de l'après-midi, j'ai devant moi la silhouette d'un cycliste. Trop loin pour que je puisse la reconnaître, distinguer même s'il s'agit d'un homme, d'une femme ou d'un enfant. Elle oscille au rythme des efforts qu'impose la légère pente. Elle est grise, de la couleur de la terre qui borde le chemin. Ces efforts, à distance, paraissent répondre à une nécessité surhumaine, à un dessein qui dépasse de beaucoup les contingences de mes semblables ; une sorte de nécessité primordiale, aux dimensions de la vue qui sourd de toute part. Je n'entends pas les ahans, et pourtant ce tas de boue qui branle entre les murs de pierre sèche a la tenue d'une voix longuement filée dans le silence général. Les animaux, eux, n'y prêtent guère attention (des hollandaises, pour l'essentiel, arborant leurs mappemondes). C'est une voix pour la vue seule, accordée aux rares bruits qui se dispersent sous le ciel bas d'octobre. [...]

Je le regarde et voici que quelque chose d'imprévu se produit : le cycliste parvenu presque au sommet de la côte et au plus lent de sa course, se retourne sans raison, regarde dans ma direction, paraît hésiter, vacille quelques instants, pose pied

à terre, les yeux toujours rivés sur le chemin parcouru qui, si j'ose dire, maintenant me contient. J'y suis seul, et à moins qu'il considère l'étendue de la route elle-même, le cycliste n'a d'autre objet à observer que ce piéton isolé qui vient et qui, depuis un moment, l'observe lui-même. M'a-t-il entendu, ou senti approcher ? Trouve-t-il quelque chose de suspect dans cette présence en rase campagne ? Plus les regards portent loin, plus les hommes éprouvent le sentiment de leur incongruité, et presque de leur culpabilité à habiter ce monde.

Je suis assez près de lui, maintenant, pour discerner qu'il s'agit d'un homme un peu âgé vêtu d'une canadienne et coiffé d'un béret. Peut-être, tant qu'il y est, va-t-il s'évaporer sous mes yeux, tenter quelque opération magique comme afin de m'en remonter, de me donner une leçon, ou simplement de m'épater. Une telle issue, sous les nuages et dans le soir qui monte, ne serait pas inimaginable.

Mais il me laisse venir à lui. On dirait qu'il m'attend. Son intention est loin d'être claire, et un instant me vient le projet de rebrousser chemin. Mais à quoi bon ? Et comment ne pas aggraver lourdement alors les soupçons qui pèsent déjà sur moi ? J'arrive à sa hauteur ; lui, toujours pied à terre, immobile, l'air méfiant, me regarde passer comme un intrus. Je ne le dévisage pas ; je fais mine de déclarer : l'espace est à tout le monde — mais me garde bien de parler. Je passe. L'homme est un inconnu et je le suis pour lui. Nous ne déclarons pas un seul signe inspiré par la connivence de l'espèce, pas un geste de reconnaissance. Nous pourrions nous humer comme des chiens. Prendre la mesure de notre différence. Rien. À peine si j'ai le temps de saisir à la volée un peu de cette face rougie par le froid, un peu de cette paupière inférieure humide et de la sécheresse de tout le reste, un fragment de couperose, la balafre des lèvres en couteau. C'est un homme d'ici et cependant nous sommes sans reconnaissance l'un pour l'autre. Dans la haine.

Il n'est pas excessif de dire que nous nous haïssons lorsque nous nous rejoignons. Que serait en effet la haine, la haine la plus intense et la plus aveugle, si ce n'est cette défiance avant tout, ce sentiment d'incompatibilité a priori, ce dégoût sans raison de l'humanité concentré dans un seul spécimen ? Il n'est pas douteux qu'il éprouve à mon endroit la même sorte d'aversion, et qu'à l'instant même nous pourrions nous jeter l'un sur l'autre, nous déchirer sans un seul mot d'explication, si une poche d'indifférence ne contenait cette animosité.

Tandis que je l'ai déjà largement dépassé, je ne l'entends pas repartir. Atteignant finalement le sommet, je me retourne : il a disparu.

Extrait de *Notre Condition atmosphérique*, Fata Morgana, 2014.

PIERRE-ALAIN TÂCHE

Donner la route

La route, chez Gustave Roud, est d'abord une invite. Elle s'offre en réponse à l'appel intérieur, engage l'être entier et l'aide à prendre congé. Elle portera l'errance d'un marcheur « ivre d'une solitude » qui l'accompagne jusque sous les étoiles ! La suivre alors est cheminement de vie. « La route, ma seule patrie », écrira-t-il. Il arrivait qu'elle échappe à la nuit, qu'elle pénètre au sein d'une harmonie et qu'elle permette ainsi de recueillir les éclats d'un monde en train de disparaître, donnant leur juste poids aux mots d'une quête douloureuse. Mais la distance parcourue embue l'âme ; et le poète a beau se souvenir du bois des Combes, où il fut un jour « admis vivant à l'éternel », il n'en tirera bientôt aucun secours ! C'est ainsi qu'au fil des ans, quand les désillusions du réel accroîtront la cendre de la différence, la route cessera d'être agissante pour n'être plus que la ligne de fuite d'un silence rompu, une ultime fois, pour conduire l'œuvre à son terme.

Une trajectoire se dessine et se mesure ainsi. En effet, si la route apparaît à la première ligne d'*Adieu*, elle est présente encore à la fin de *Campagne perdue*. Roud y évoque alors l'instant où, fermant les yeux, il se revoit suivant l'une d'elles — l'une d'entre celles qu'il sait « éternelles » et qui « dorment en [lui] depuis toujours ». Il dit avoir vainement « tenté jadis de les peupler de présences », mais savoir enfin « où elles mènent ». Et c'est la dernière phrase du dernier livre : « Nulle fuite n'est possible : la même Présence, celle-là plus réelle chaque jour, veille à toutes les issues ».

Nous voilà donc avertis par qui est arrivé au bout du chemin. Nous devrions nous exercer, à notre tour, à évoquer la mort comme une « Présence », puisque telle est l'identité paradoxale de cette dernière. Il y a donc *cela* — que nous ne voulons pas voir — au bout de l'écriture. Pour qui se hasarde à prendre la plume (et, qui plus est, en poésie) le constat de Roud constitue un sérieux avertissement. Je n'en ai guère tenu compte, pendant longtemps, feignant de croire que l'écriture aurait pouvoir de nier la camarade ou, du moins, de la narguer à la faveur de je ne sais quelle célébration du monde ! Aujourd'hui que l'illusion est dissipée, me voici confronté, à mon tour, à l'évidence que j'avais cru pouvoir écarter en l'imputant à un destin solitaire autant que singulier, au temps où il m'est arrivé d'entreprendre la « traversée ».

J'ai déjà eu l'occasion d'évoquer la gêne que j'éprouve au souvenir des heures volées au gré de mes pèlerinages à Carrouge — et je n'entends pas revenir ici sur ses causes, qui me sont largement imputables. Sauf à dire, tout de même, que l'une d'elles pourrait bien tenir à l'extrême affabilité de Gustave Roud. Pour en avoir été l'objet, à plus d'une

occasion, je ne puis me défaire de l'idée qu'elle excédait de beaucoup ce qu'imposeraient les règles d'une civilité ordinaire face à qui n'avait guère d'autre chose à lui dire que son admiration maladroite ou son amour du poème, son besoin (et la difficulté) d'en écrire. Sa bienveillance était certes naturelle, mais n'était-elle pas aussi l'expression d'une lassitude ? La grande différence d'âge a joué son rôle. Mais il y a autre chose encore : je n'avais pas *tout* risqué pour la poésie, *tout* engagé, d'entrée de jeu, au contraire d'un Chappaz ou d'un Jaccottet. Nous en étions conscients l'un et l'autre, mais sans en parler pour autant. Sont-ce là les raisons pour lesquelles Roud répugnait à se livrer sur son propre travail, lors de nos rencontres, se bornant à faire état de ses « petits » livres ou à évoquer les poètes qu'il aimait ? C'est possible. À la fin de l'après-midi, nous prenions congé sur le seuil, sous la glycine ; puis, selon un rituel immuable, il me disait :

« Je vous donne la route »,

joignant le geste à la parole après s'être assuré que la voie était libre.

J'ai soupçonné, je ne sais quand, que la signification profonde de cette expression délicieusement désuète excède de beaucoup celle qu'il convenait de lui donner très concrètement,

autrefois. Elle énonce, en effet, des dons autrement plus importants.

Le premier, on l'aura compris, fut celui d'une indulgence éclairée sans laquelle je n'aurais pas pu poursuivre dans la voie que je m'étais choisie. Je ne me souviens pas ainsi que Roud ait entrepris de me faire entrevoir les faiblesses de mes poèmes. Bien au contraire, il encourageait mes essais. Il ne m'a pas non plus prodigué, à leur sujet, des conseils que je n'osais d'ailleurs pas lui demander.

Le deuxième don porte effet à plus long terme : sachant que j'avais lu Rilke, il m'a conseillé, à son tour, « une patiente attente », me faisant percevoir que le « poème est chose vivante » et qu'il constitue « une expérience de tout l'être ». (Et j'eus pu retrouver ces mots, très exactement, dans la *Note* qui accompagne sa traduction des *Lettres à un jeune poète*.) Que faisait-il d'autre, alors, sinon me rendre attentif à ce qui constitue la condition et la réalité de l'expérience poétique ?

Et puis, il y a la « route » qu'il me montrait ainsi et qui n'était autre que celle de mon propre devenir poétique ; la « route » qu'il m'appartenait de prendre à mon tour pour aller au bout d'une trouble nostalgie, cherchant à dénouer l'énigme de mon

rapport au monde pour m'approcher (peut-être) d'un « ailleurs » qui ne soit pas, qui ne pouvait être à l'image du sien — et c'est un autre don encore, dont je mesure la grande générosité.

Rien ne fut imposé de la sorte, mais seulement induit, suggéré, à la faveur d'une attitude prévenante. Et rien ne fut, dans le même mouvement, lâché ou concédé quant à ce qui ne pouvait être partagé. En ce sens-là, s'il fut un maître, Gustave Roud ne l'aura pas été à raison de la transmission d'un savoir. Il le fut par la mise en œuvre d'une maïeutique attentive qu'autorisait son exemplarité et qui n'exigeait rien que je ne puisse découvrir par moi-même. Elle consistait, très simplement, à me montrer, à chaque fois, le chemin — à me reconduire, avec bienveillance, au-devant de mon propre chemin.

Sur une photographie de Gustave Roud



© Charles-Antoine Subilia

Chemin de campagne avec vue sur Lussey, Négatif N/B, format 6x6, 1940-1950.

Le choix de... GILBERT SALEM

Gilbert Salem, journaliste et écrivain, travaille à la rédaction du quotidien 24 heures depuis 1980. Il est l'auteur de *Gustave Roud, Lyon, Éditions de La Manufacture*, collection « *Qui suis-je ?* », 1986.

Une apologie de la pénéplaine

En septembre 1930, Gustave Roud est secrétaire général de l'élégante revue *Aujourd'hui*, éditée par Henry-Louis Mermod et dont Ramuz est l'impérieux timonier. Dix-neuf ans séparent l'auteur d'*Aline*, déjà adulé à Paris, de ce discret trentenaire qui vit dans un Jorat plutôt rural, mais connaît mieux que tous la poésie romantique allemande et l'histoire de la peinture française — de Nicolas Poussin à Cézanne. Ramuz et Roud se dissemblent mais s'estiment jusqu'à une intimité de pensée, tout en se disant *vous*. Et jusqu'à se fâcher, en amants improbables, sur une thématique encore plus essentielle que la querelle qui opposa jadis Anciens et Modernes, classiques et romantiques : celle d'une configuration mystique des paysages.

Dans un échange de lettres ouvertes, publiées dans leur hebdomadaire commun, Ramuz préconise esthétiquement la verticalité alpine (plus souvent valaisanne que vaudoise) avec ses « possibilités plastiques », « toutes ses échelles contradictoires », « disposées à inspirer le cinéma ». En randonneur chevronné, Roud rétorque en faisant l'apologie des plaines. Plutôt de la pénéplaine, avec ses creux et ses moellons, ses floraisons saisonnières et ses mosaïques céréalières. Deux ans plus tard, en 1932, il entame son célèbre *Petit traité de la marche en plaine* par ce défi à la montagne ramuzienne : « Sur la pointe des 4000 m, l'homme des glaciers sublimes, confondant la grandeur et le nombre, s'émerveille bonnement du dédale de sommets qui l'entourent. Il s'efforce d'ordonner un chaotique vocabulaire qu'annule la seule phrase d'une colline. »

Aider, soutenir, participer

Si vous souhaitez soutenir nos actions ou apporter une contribution à l'œuvre du poète, rejoignez l'A.A.G.R. en renvoyant le bulletin d'adhésion à l'adresse suivante :

Association des Amis de Gustave Roud — 1084 Carrouge — VD

La cotisation est de CHF 45.- par année civile.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Téléphone : _____

Courriel : _____

Il est également possible d'adhérer par le biais du site internet :

www.gustave-roud.ch

la plaine, la poésie

ISSN 2234-9812 / version électronique : ISSN 2234-9820

bulletin de l'Association des Amis de Gustave Roud :

A.A.G.R.
1084 Carrouge – VD
www.gustave-roud.ch
info@gustave-roud.ch

Directeur de la publication :
Antonio Rodriguez

Coordnatrice : Eva Baehler

Ont participé à ce numéro :
Eva Baehler, Alain Burki,
Christian Doumet, Philippe Kaenel,
Anne-Catherine Lyon, Daniel Maggetti,
Gilbert Salem, Pierre-Alain Tâche,
Yves Velan, Pierre Voélin.

Mise en pages : Marie-Laure Alvès

Rubrique « Hommage » :
Mary-Laure Zoss

Relecture : Émilien Sermier
Mary-Laure Zoss